

## *Le casque colonial*

Comment s'habiller pour conquérir et dominer le monde ? L'armée anglaise tranche en 1878 en faveur du *pith helmet*, casque en liège, couvert de coton blanc, avec un aérateur au sommet. Il couvre dorénavant les soldats anglais pour « les stations de la Méditerranée, dans les Indes occidentales, les îles Bermudes, les possessions du cap de Bonne-Espérance, de Ceylan, de Hong Kong et de Malacca, dans les îles Maurice et Sainte-Hélène, au Canada, dans les établissements de l'Afrique occidentale et enfin aux Indes », note la *Revue militaire de l'étranger*. La question du choix du couvre-chef se pose dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1802, le général Leclerc qui tente d'écraser la révolution à Saint-Domingue peut écrire au ministère de la Marine : « Il ne faut que des chapeaux à haute forme, pour qu'il y ait un intervalle entre la tête de l'homme et la partie supérieure du chapeau. » Et de commander 20 000 chapeaux ronds et hauts pour « préserver le soldat des coups de soleil qui les mènent à l'hôpital ». Le bicorne ne convient pas sous ces latitudes. Avec les colonisations de l'Inde et de l'Algérie à partir des années 1820-1830 puis de l'Asie du Sud-Est et de l'Afrique, les armées européennes cherchent des équipements pour se protéger du climat. La Compagnie anglaise des Indes orientales est la première à équiper ses officiers d'un casque spécial lors des guerres contre le royaume sikh (1845-1849). Léger, ventilé et blanc, il ressemble à un haut-de-forme ou shako. Avant son adoption officielle en 1878, il se répand dans l'armée anglaise lors de la répression de la révolte des cipayes, puis dans les années 1870 lors des guerres contre les royaumes ashanti et zoulou. Il se diffuse vite

dans la marine française, l'armée hollandaise en Indonésie et jusque dans la marine brésilienne vers 1920.

Mais le « casque insolaire » n'est pas seulement militaire. Si René Caillié dans les années 1830 puis Pierre Savorgnan de Brazza dans les années 1870 optent pour le chèche, les explorateurs adoptent les coiffes nouvelles. David Livingstone et Henry Stanley portent d'abord une casquette haute avec aérateurs et une voilette sur la nuque. Or le siècle fonctionnaliste crée un vêtement pour chaque activité. À la fin des années 1870, tous se coiffent donc du casque blanc, des lunettes de soleil et du complet blanc dès le passage des Tropiques, parfois dès le départ, et surtout pour donner des conférences en Europe.

C'est que depuis les années 1850, du fait des expéditions, des guerres au loin et des colonisations, les médecins militaires définissent les vêtements appropriés aux climats tropicaux, comme le chirurgien Jeffreys qui fait paraître en 1858 *The British Army in India: Its Preservation by an Appropriate Clothing*. À partir des années 1870, les médecins-hygiénistes publient quantité de manuels d'hygiène tropicale destinés aux civils. Fièvre, folie, méningite et apoplexie, cette supposée suspension de l'activité cérébrale, inquiètent. Ces maladies sont imputées aux chaleurs, aux sudations excessives, et surtout aux « coups » de ce soleil exotique que l'on croit pernicieux. On invente alors des tenues pour vivre aux colonies : dessous et dessus en « laine hygiénique » du docteur allemand Jaeger ou en ouate du docteur français Rasuret. La pièce maîtresse reste le couvre-chef. Il a sa place partout où le soleil cogne. Dans les années 1930, la préfecture de Police de Paris tente ainsi d'en couvrir ses plantons l'été et le ministère des PTT, ses agents en Corse.

Nourris de ces doctrines aéristes, mécaniciens et chapeliers déposent des dizaines de brevets de chapeaux légers avec systèmes parfois à hélices ventilant le crâne et qui réfléchissent les rayons du soleil. Monanni, un chapelier d'Oran, écrit en 1884 que « la forme entièrement militaire est très-élégante, elle sera appréciée par les Officiers, car l'inventeur en rendant le casque de moelle de sureau imperméable a su, en même temps, lui garder sa légèreté et son hygiène ». Le modèle qui se fixe est une structure faite d'une vingtaine de pièces de liège ou de moelle végétale. Le tout est couvert d'un coton blanc, parfois enduit pour résister aux pluies délétères. Des productions

locales se développent en Algérie, mais aussi des versions inspirées du chapeau annamite en Indochine ou du salakót en feuilles sèches aux Philippines. Localement, le casque prend le nom de « sola topi », mot hindoustani, ou « salacot » aux Philippines. En français, « casque colonial » est adopté dès les années 1880. Sa production en France se concentre à Marseille, départ des colons pour l’Afrique, le Moyen-Orient et l’Asie *via* Suez.

En ces années 1880, il représente le chapeau des occupants, civils comme militaires, d’abord en Tunisie. Les feutres mous à larges bords signalent des colons de la première génération et les hauts-de-forme paraissent dorénavant ridicules car démodés et adoptés par des « rois d’opérettes ».

Le casque qui perd sa forme de cloche devient l’un des objets de l’installation des colons, personnels des administrations comme des entreprises. Un journaliste, pourtant de l’*Action française*, ironise en 1938 sur cette « coiffure-fétiche » : « Sur toute l’étendue de l’empire le casque s’impos[e] comme un dogme. » Les colons sur le départ en achètent dans les « magasins coloniaux » et les grands magasins. Sur place, ils s’approvisionnent dans les magasins réservés aux Européens ou par correspondance auprès de la Belle Jardinière ou d’Harrod’s.

Des Philippines au Congo, de l’Algérie à l’Inde, il identifie le colon. Dès les années 1900, les *colons*, ces statuettes sculptées par les populations d’Afrique de l’Ouest et centrale représentant des Européens, sont surmontées d’un casque, comme dans les bas-reliefs d’Indochine et des Indes orientales néerlandaises.

En Europe, le casque devient un signe de l’imagerie pro-coloniale, de *Tintin au Congo* aux fresques monumentales. Lors de l’Exposition coloniale de 1931, les visiteurs en achètent en souvenirs et les conducteurs de bus en sont affublés. À revers, il est mobilisé par la caricature anticoloniale comme emblème. À travers le monde, le casque blanc est la marque de l’impérialisme européen. Paul Morand peut conseiller en 1935 aux voyageurs : « Ne mettez pas de casque colonial au Brésil. »

Car il a la singularité d’être porté par les militaires, les religieux, pères comme bonne-sœurs, et les civils, y compris les enfants. Il manifeste aux « indigènes » la triple domination, administrative, militaire et religieuse. L’administration le distribue aux subalternes choisis pour

occuper des places dans le système colonial – « chefs médaillés » au Congo belge, « écrivains-interprètes indigènes » à Madagascar... Soldats, ouvriers et boys se contentent de chapeaux mous, bonnets ou bérets, leurs corps étant censés être insensibles au climat.

En effet, il s'agit aussi d'un objet racial et social. Les organismes européens ne sont-ils pas trop délicats pour supporter le soleil des Tropiques sans équipement ? Le casque semble paradoxalement fragile : le liège se délite et la toile blanche se salit vite, obligeant sans cesse les domestiques à le passer au « blanc de casque ». Il couronne une tenue d'un blanc immaculé, manifestement inappropriée au pays comme au travail. Qualité supplémentaire, il tient mal sur la tête, d'autant qu'il est porté sans sa jugulaire. C'est qu'un vêtement colonial doit à la fois être confortable pour ne pas asservir les corps européens, et impraticable pour manifester leur distance au travail manuel.

Dès les années 1930 cependant, des doutes surgissent. Les Européens ne se sont-ils pas acclimatés ? Les critiques sont surtout politiques. Connaisseur de l'Inde et de la Birmanie colonisées, George Orwell s'interroge sur la « véritable fonction du casque colonial ». « Pourquoi les Britanniques en Inde avaient-ils élaboré cette superstition concernant l'insolation ? ironise-t-il en 1944. Parce que souligner en permanence les différences entre les "indigènes" et soi-même est une des nécessités de l'impérialisme. [...] Un crâne mince était la marque d'une supériorité raciale et le casque colonial une sorte d'emblème de l'impérialisme. »

Pourtant, l'anticolonialisme ne va pas provoquer l'abandon du casque dès avant les décolonisations. Ce sont les « indigènes », y compris des milieux populaires, à Dakar, Brazzaville, Tananarive, New Delhi ou Hanoï qui, en s'emparant de ce marqueur social, mettent en danger son prestige et son pouvoir distinctif. Dès le milieu des années 1950, le « chapeau de brousse » en coton, souple et percé de grilles d'aération, le remplace dans les armées du monde entier. Il ne demeure alors que le signe de ralliement de nostalgiques des empires ou de voyageurs amnésiques.

Manuel Charpy

*Le casque colonial*

Pour aller plus loin :

Stéphanie Marie R. COO, « Clothing and the Colonial Culture of Appearances in 19<sup>th</sup> Century Spanish Philippines (1820-1896) », thèse, université de Nice Sophia Antipolis, 2014.

Amandine LAURO, *Coloniaux, ménagères et prostituées au Congo belge (1885-1930)*, Bruxelles, Labor, 2005.

Phyllis M. MARTIN, « Contesting Clothes in Colonial Brazzaville », *The Journal of African History*, n° 35, 1994, p. 401-426.

Robert ROSS, *Clothing: A Global History*, Cambridge, Polity, 2008.

Ann Laura STOLER, *La chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.

Sylvain VENAYRE, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

Pour aller ailleurs : fil de coton (p. 173-177), complet-veston (p. 251-255), quinine (p. 70-73), panama (p. 279-283), casque de mineur (p. 293-297)